

tut auquel ces hommes et ces femmes se sont consacrés, ont et doivent avoir une soif inextinguible d'étendre le champ de leurs opérations, tandis que chacun de nous devrait avoir à cœur de leur aider de toute sa bonne volonté.

Oui, les communautés hospitalières ont la louable ambition de soulager le plus de malheureux possible et par conséquent d'augmenter leurs revenus, d'agrandir leurs hospices, et à cette fin elles se soumettent à tous les sacrifices et à toutes les humiliations qu'on doit s'attendre à subir lorsqu'il faut demander et recevoir l'aumône.

Mais quel profit si grand et quelles jouissances particulières en retirent-elles donc pour elles-mêmes, ces religieuses que vous croyez si ambitieuses ? — Rien, absolument rien qu'un surcroit de travail et d'inquiétude. Rien ne change dans leurs habitudes. Toujours le même costume, convenable mais humble; toujours à peu près la même nourriture, suffisante, mais sans somptuosité. Une petite cellule pour salon, sans autres ornements que quelques objets de piété et les meubles absolument nécessaires. Et quelque fois, comme au Sacré-Cœur encore aujourd'hui, un dortoir commun et des rideaux pour séparer les lits. Tout pour rendre la vie et le séjour des pauvres plus confortables et rien pour elles-mêmes. Singulière ambition vraiment ! mais bien conforme à la folie de la Croix.

Mais, dit-on encore, on ne devrait pas tant quêter pour les communautés, et les religieuses elles-mêmes ne devraient pas tant demander. Oui, vous avez raison, on ne devrait pas quêter pour elles et on ne devrait pas non plus voir des communautés établir de petites manufactures pour vivre elles-mêmes et soutenir leurs pauvres et leurs orphelins; mais pour cela il faudrait que le gouvernement, d'abord, et les municipalités, ensuite, à qui incombe l'obligation de pourvoir au soin des malheureux sans ressources, et tous les particuliers enfin qui doivent faire l'aumône comprirent ce devoir et le remplissent. Les pauvres religieuses aors ne seraient pas obligées de travailler comme elles le font et elles n'auraient qu'à prendre soin de leurs malades et de leurs orphelins et, certes, leur tâche serait encore bien suffisante. Mais la charité ne cherche point ses propres intérêts, "non querit qua sua sunt."

Ceci m'engage à dire quelque chose de ce que pourraient faire bien des citoyens à la ville et à la campagne qui, jouissant